

L'ANALYSE DU PROBLEME DE LA CONNAISSANCE
DU POINT DE VUE DE L'ANTHROPOLOGIE
PHILOSOPHIQUE

Takiyettin Mengüşoğlu, Istanbul

I

L'anthropologie d'aujourd'hui, en partant des concepts psychologiques ou métaphysiques, attribue à l'homme certaines particularités pour faire ressortir la différence de nature qui existe entre lui et l'animal; en soutenant qu'elles n'existent pas chez l'animal, elle essaie de déterminer cette différence, prenant un point de départ qui est immanent¹. Mais une telle attitude nous entraîne à une vue "duale" qui décompose l'être humain qui est un tout concret. Or, même la biologie animale contemporaine étudie l'animal comme un tout et dans son ensemble, en tant qu'un être concret, comme une "biologie à comportements", et obtient ainsi des résultats remarquables, dans le but de nous le faire connaître².

Cette attitude peut également servir de modèle pour l'anthropologie philosophique. Par conséquent au lieu de partir d'une faculté abstraite quelconque, par exemple l'intelligence, la volonté, la raison, ou l'esprit (Geist) de l'homme, elle peut choisir pour point de départ ses "conditions d'existence" qui lui permettent de faire des conquêtes, et les actes centraux qui nous le font connaître³. Le côté avantageux de

1 L'anthropologie d'Arnold Gehlen, constitue à cet égard, une exception.

2 Comme dans la biologie du Baron von Üxküll, et celle de K. Lorenz.

3 Nous entendons par "conditions d'existence" les réussites dont l'homme ne peut pas se passer pour vivre. Ce sont les phénomènes tels que la connaissance, la technique, l'éthique, l'art d'organiser un Etat, l'art, la religion, la langue. Cette dernière constitue peut être une exception; car elle n'est pas une réussite ou une conquête de l'homme, mais un domaine de l'être qui existe en même temps que lui; seulement son progrès et son développement constituent une de ses réussites spéciales.

ce point de départ sur les autres, consiste en ce qu'il ne reconnaît aucun privilège à une faculté quelconque physique de l'homme, n'en prenant aucune comme point de départ, ce qui la rendrait absolue, mais part des conquêtes-mêmes auxquelles contribuent toutes les facultés humaines. Le phénomène de la connaissance en est une des plus importantes, car seul avec cela l'homme occupe la place qui lui convient, ordonne sa vie, et même son existence avec le caractère qui lui est propre.

II

Tout comme pour celui de l'expérience¹, nous prendrons en considération le phénomène de la connaissance à un double point de vue, à savoir :

1. — gnoséologique,
2. — de l'anthropologie philosophique.

Pour le point de vue gnoséologique, la connaissance est une "formation" qui naît d'un rapport existant entre le sujet et l'objet; ce point de vue s'arrête à la naissance, à la structure et à la "formation" de la connaissance, c'est-à-dire qu'il se propose de rechercher ce en quoi consistent les éléments qui constituent sa structure, et ainsi la théorie de la connaissance étudie le problème de la connaissance en isolant l'homme des ses autres réussites et en le dénudant de son existence concrète. Suivant les différentes doctrines, elle considère la connaissance comme la fonction du sujet, de la conscience, de la pensée, de l'entendement, de l'intuition, ou bien de la sphère logique c'est-à-dire des jugements, des concepts, ou bien encore de la perception, des impressions, des sensations prises comme un pur contenu de conscience. Ces différentes doctrines, ces "ismes" philosophiques déterminés ne se contentent pas seulement de ramener l'existence concrète de l'homme, sa vie de connaissance au sujet, à la conscience, à la pensée, à l'intuition, au jugement etc., mais assujettissent en même temps l'être à une réduction.

Pour ces "ismes" philosophiques, l'être perd également son caractère de l'"être en soi"; il devient une formation quelconque du sujet, et l'on oublie complètement que l'être est indifférent à ce que le sujet le connaisse ou non. Tout gravite autour du sujet ou d'une formation quelconque du sujet; la vieille conception de la "centrali-

¹ T. Mengüşoğlu, "Analyse du concept de l'expérience au point de vue de l'anthropologie philosophique.", *Felsefe Arkivi*, cilt III, sayı 1, 1952.

sation anthropomorphe" resurgit telle quelle, c'est-à-dire, comme on admettait une fois dans la biologie un membre central (par ex. le coeur, le foie etc.), dans l'astronomie un corps central (par ex. une étoile, ou une planète quelconque), on admet dans la théorie de la connaissance une des formations quelconques (par ex. la conscience pure, le moi absolu, l'intuition, l'entendement, la raison etc.) comme un pareil "centre". Une telle conception de "centralisation" est exacte pour le "sujet" animal; car celui-ci règle tout suivant ses appétits, et ce qui n'y est pas conforme n'a même pas d'existence lui.

Une théorie de la connaissance ontologique (comme celle de Nicolai Hartmann) écarte toute conception de centralisation qui ne convient pas à la structure de l'être humain; car pour elle la connaissance n'est plus une simple formation du sujet; mais une relation d'être entre le sujet et l'objet. Elle ne reconnaît aucune supériorité à l'un des actes quelconques qui constituent une relation entre le sujet et l'objet; à chaque faculté humaine, à chaque acte de la connaissance elle attribue le rôle qui lui est propre. En outre, tant le sujet que l'objet ce sont des "êtres en soi", sans que, ni l'être, ni le sujet se ramènent à un autre concept quelconque.

Mais l'étude du phénomène de la connaissance du point de vue gnéologique ne produit aucune différence dans le sens et le contenu du problème suivant n'importe quelle doctrine; car dans une telle étude, le point sur lequel on s'appuie, est toujours la même formation de la connaissance, les éléments de cette formation, le mode de sa naissance et si elle est vraie ou fausse; les autres sphères, telles que la langue et le domaine des valeurs, ne sont aucunement prises en considération, mais elle est étudiée, dénudée de ses autres "conditions d'existence" et du sens qu'elle représente pour l'homme.

III

Or l'anthropologie philosophique ne se propose pas de voir la formation de la connaissance, la façon dont elle naît, et les éléments qui la constituent, mais ce qu'elle représente pour l'homme, ce qu'elle lui assure en tant que conquête humaine. En étudiant le phénomène, l'anthropologie ne la sépare pas des autres conquêtes de l'homme, car ce qu'elle a toujours en vue, c'est l'homme qu'elle cherche à comprendre et dont elle situe la connaissance dans sa structure même. Pour cette raison si l'anthropologie étudie la connaissance en tant que conquête humaine, elle le fait dans le but de concentrer son sens en un point, dans la structure

humaine et d'en déterminer la place. Pour un tel but ce n'est pas sa formation ou ses éléments mais elle-même et le sens qu'elle a pour l'homme, en un mot son ensemble concret qui a de l'importance.

Par conséquent l'anthropologie philosophique ne prend pas en considération l'homme seulement dans son ensemble concret, mais elle se propose d'étudier également la connaissance qui est une de ses conquêtes importantes, concrètement et avec toutes ses fonctions. Mais assujétir le problème de la connaissance à une recherche pareille, ce n'est plus la considérer comme une formation quelconque, c'est-à-dire telle que l'activité d'un sujet, d'une conscience, d'une pensée, d'un entendement, d'une intuition, ou tel que l'état passif d'un contenu de conscience, d'une perception, d'une sensation, d'une impression, ou bien encore tel qu'un processus logique, d'un jugement, d'un résultat obtenu, d'un concept. Car l'étudier de ce point de vue est un des droits les plus légitimes reconnus à chaque théorie de la connaissance. D'ailleurs une telle considération ne serait d'aucune utilité pour l'anthropologie, qui la retient superflue. Ajoutons pourtant que la théorie de la connaissance a toujours eu, et devait avoir, cette considération depuis des siècles. Mais l'anthropologie doit éviter de telles abstractions. Car enfin le but de l'anthropologie est de nous faire connaître l'homme; si elle le considère avec son problème de la connaissance, c'est pour le faire connaître avec cette "condition d'existence", avec cette conquête, importante.

Il est vrai que l'anthropologie voit dans la connaissance un phénomène qui pénètre dans l'être et qui nous le fait connaître; mais avec sa recherche sur l'activité humaine, l'anthropologie nous le fait comprendre, lui et sa place dans le monde; et ainsi la connaissance, du point de vue anthropologique, est une relation qui règne entre les hommes et l'homme et le reste de l'être; mais cette relation ne ressemble pas à celle qui existe entre le sujet et l'objet, ou bien entre une formation quelconque du sujet et l'être; car ici, la connaissance est une forme de l'activité de la vie, et d'ailleurs la connaissance en général est une sorte d'activité; en d'autres termes, la vie et la connaissance sont les aspects d'une même et unique activité, l'activité humaine.

Une telle conception de la connaissance ne consiste pas en une formation quelconque de la conscience humaine ou du sujet, mais en une sorte d'engagement continu de l'homme avec le monde et avec sa propre vie. Et c'est pourquoi la connaissance, pour l'anthropologie,

est le résultat d'une collaboration des différentes sphères, des différentes "conditions d'existence" de l'homme. Les plus importantes de ces sphères sont constituées sans doute par celle des valeurs et par celle de la langue; mais la tradition, le devenir historique et la sphère de la religion ne sont pas moins importants. Aucune de ces sphères ne peut être considérée seule et en abstrait; elles ont des influences mutuelles; ainsi, toutes, ont leur part et leur place dans cette activité qui s'appelle la connaissance; toutes contribuent, dans un rapport déterminé à l'activité de la vie. Pour cette raison l'étude d'une des sphères de l'existence nécessite la prise en considération des autres, étant donné que le rapport qui existe entre elles, les complète et leur donne un fondement.

La théorie de la connaissance, ne se contente pas de considérer la connaissance comme la fonction du seul sujet, ou d'une ou de plusieurs de ses formations, mais la sépare en même temps des valeurs et de la vie qui est leur domaine concret, tout comme l'étude gnoséologique du problème de l'expérience. Or ce qui rend la vie supportable et qui lui donne un sens supérieur, c'est bien les valeurs; car ce sont elles qui donnent une direction à notre vie et en général à nos activités. Notre vie, ne peut se concevoir, pour un seul moment soit-il, privée des valeurs. Même si cela pouvait être conçu comme une opération d'abstraction idéale, il ne pourrait être question de son existence dans un sens concret. Sinon une telle vie serait vide de tout contenu. La vie au contraire, est un fait concret en perpétuel devenir, dans un temps qui a son contenu, et non comme une roue qui tourne dans le vide.

Il est vrai que les valeurs qui forment ce contenu ne produisent jamais une "harmonie"; elles offrent plutôt une sorte de "disharmonie" en pleine lutte; nous appelons cette lutte "le conflit des valeurs"; c'est un conflit qui peut quelquefois, et même souvent, coûter la vie aux hommes; mais cela ne nous donne pas le droit de les rejeter en dehors de la vie et de l'activité de la connaissance qui les ordonne, elles et leur conflit. Il est vrai que de tels contrastes ne manquent pas dans les autres domaines du monde réel; mais là on ne peut pas rencontrer de "conflit des valeurs". Nous ne trouvons un "conflit des valeurs" actif et véritable que dans la vie humaine.

C'est grâce aux valeurs seules que la connaissance devient pratique, sert la vie, ou bien lui nuit. Au moment où la connaissance qui est la suite de la vie naturelle n'acquiert et ne représente plus aucun prix, elle commence à être dénaturée; elle devient une roue tournant dans le vide, et la connaissance se réduit à une étiquette; l'individu qui la porte

offre une vie chaotique. Au contraire, seule la véritable connaissance (celle qui n'est pas statique, celle qui se trouve dans les recherches et le devenir) règle la vie, la sert, la réduit en *c o s m o s*. Car la connaissance garde son caractère concret dans la proportion qu'elle règle, sert, influence et réduit le vie en *c o s m o s*.

Or cette caractéristique, ne s'attribue pas à toute la connaissance, mais plutôt à celle qui est scientifique et philosophique, c'est-à-dire à celle qui est basée sur une méthode déterminée et à un plan, pour être acquise. Car la connaissance naturelle de la vie est bien loin de perdre son caractère concret. La vie est toujours constituée d'une chaîne de situations concrètes dont l'homme doit toujours se dégager. Voilà la raison pour laquelle une vie normale et naturelle ne peut rester sans contenu, et ne peut devenir une roue tournant dans le vide. Elle est concrète toujours et partout; et telle, elle peut être celle qui mérite d'être vue et conservée. Parce que la vie naturelle d'un homme est contrainte à rendre continuellement compte des phénomènes; voilà aussi pourquoi il n'est pas possible qu'elle soit abstraite et sans contenu.

Or la théorie de la connaissance prend une attitude entièrement négative en face des valeurs, et insiste pour qu'on n'en tienne pas compte; dans ce sens il ne peut être question —sans toutefois que cela soit général— que d'une théorie de la connaissance des valeurs. Cela est naturel, car la théorie de la connaissance se donne comme tâche principale celle d'isoler la vie du problème de la connaissance. Il arrive qu'elle traite de la fonction de la langue —tout en la réduisant à des symboles et à des signes—, du point de vue de la connaissance. Mais elle ne le fait qu'indirectement. De cette façon la langue n'arrive pas à se présenter comme un domaine spécifique, et d'ailleurs ce ne serait ni nécessaire ni possible. Car la théorie de la connaissance n'est pas l'anthropologie; nous n'en pourrions exiger qu'une chose; qu'elle soit basée sur des fondements anthropologiques, et ceci uniquement pour diminuer le degré d'abstraction.

Pour l'anthropologie, au contraire, la langue forme un domaine tout à fait spécifique, très important et essentiel de l'existence humaine; elle est même un des facteurs des plus importants d'être un homme. Les caractères propres de la connaissance humaine se basent sur elle; on peut arriver même à dire que sans elle, la différence de nature existant entre l'homme et l'animal serait douteuse, et peut-être ne pourrait-on plus en parler. Car seul avec la langue l'homme réussit à déterminer ce qu'il est, et à s'extérioriser. Le fait que l'homme se connaît, soi-même et les autres, ou bien s'entend ou ne s'entend pas avec ses semblables est une fonction

de la langue. C'est encore elle qui nous fait connaître les domaines d'existence qui sont en dehors de nous; sans elle la situation des hommes ne serait pas bien différente de celle des animaux; et c'est avec elle que notre connaissance est "communiquée" aux autres, est profitable pour eux, devient une institution interhumaine, permet qu'elle progresse par des recherches; tout cela ne devient possible que grâce à elle. Bref le rapport des hommes, soit entre eux-mêmes, soit avec les autres domaines de l'existence est dû à la langue; grâce à elle seule les caractères propres à la connaissance deviennent visibles; faire part de la connaissance aux autres, la fixer, et la transmettre ainsi aux générations futures, créer une tradition historique de la connaissance, tout cela n'est possible que par elle. Sans la langue, la philosophie, la littérature, la science et la technique qui sont à la base de toute la culture humaine n'existeraient pas. Pour cette raison elle est la plus importante des "conditions d'existence" de l'homme. L'anthropologie est obligée de lui consacrer une partie très importante. —

L'historicité et la tradition historique, nées grâce à la langue, nous permettent également de suivre la connaissance humaine et son devenir au cours du temps. L'historicité n'est en effet possible que pour un être qui, grâce à la langue, lie, fixe et amène à trois dimensions le temps, être naturel ayant une seule dimension; c'est-à-dire, qu'il n'y a que l'homme qui puisse lier le présent au passé et au futur. Par conséquent il est le seul être qui vit dans un temps à trois dimensions qu'il lie ensemble, et en a conscience séparément. Et la connaissance humaine est le produit d'une existence historique; pour l'animal sans parole qui vit dans le présent, c'est-à-dire dans un temps à une seule dimension, il ne peut être question d'une telle historicité. Nous ne connaissons dans le monde que l'homme, et seulement lui, qui, sans se contenter de vivre dans le présent, a une conscience du passé et du futur.

Grâce à cette liaison des trois dimensions du temps, possible à l'homme, naît le devenir historique, lequel, tout en se manifestant sous des formes diverses auprès de chaque groupe humain (les nations), apparaît quand-même unique, grâce à la possibilité de la réduction de ces formes en une seule, car, les devenirs historiques des différents groupes d'hommes ne peuvent jamais rester séparés les uns des autres; ils effectuent dans les mêmes milieux culturels une influence mutuelle plus ou moins grande. Au terme du devenir historique d'un groupe humain se forment des traditions historiques déterminées; elles peuvent être tout aussi bien dangereuses qu'utiles pour le groupe qui les crée et le faire progresser. Mais les progrès historiques ne peuvent être possibles que si elles sont dynamiques et pour le moins sélectionnées. —

En outre il n'est pas possible de rejeter hors de la vie de la connaissance une foi, une conception religieuse. Il n'est pas possible de ne pas rencontrer une conception religieuse, aussi primitive soit-elle tout comme la technique—, partout où se trouve cet être qu'on appelle l'homme; car l'homme, depuis son enfance, se trouve se développe dans un milieu religieux où règne une foi; et la religion a une grande influence —tout en n'étant pas la même pour tout le monde— sur les hommes, depuis leur enfance. Par conséquent, c'est un fait naturel que nous rencontrons souvent, que la religion qui s'adresse à tous les hommes essaie d'exploiter et de s'incorporer toutes les autres "conditions d'existence". Mais l'anthropologie matériel et moral de l'homme, qu'une "condition d'existence" exploite l'autre.

De même la science ne doit pas intervenir dans le domaine religieux, sinon le domaine moral serait détruit. Mais si l'on tient présent les phénomènes historiques, on observe facilement que le danger d'exploitation vient toujours de la part de la religion. Car la mentalité scientifique qui est tolérante, est toujours le fait d'un groupe réduit, tandis que la religion, s'adresse à toute une foule, et il est plus aisé de l'exploiter. Au contraire il est presque impossible que la science puisse faire de même; même si cela était, le dommage serait bien limité, car l'homme de science rejeterait bien vite hors de la science une telle personne, en la qualifiant de "dilettante".

Une vue religieuse tolérante qui ne se mêle pas des affaires de ce monde, qui ne devient pas un moyen d'exploitation entre les mains d'un groupe d'hommes, sert à ordonner la vie humaine, ou plutôt la vie de la foule; mais les religions et les conceptions religieuses n'ont jamais pu conserver le juste milieu. Ce n'est qu'à la suite de longues luttes qu'elles ont pu acquérir une situation modérée dans certains pays.

Le devenir et le développement de la connaissance se basent uniquement sur l'entente parfaite et le progrès pacifique de ces différentes sphères. Certains domaines de la connaissance —telles les connaissances scientifiques et philosophiques— peuvent se développer uniquement par l'enracinement de la tradition historique et par la liaison de cet enracinement à la sphère des valeurs. C'est pour cette raison qu'il est difficile de pénétrer sous une forme déterminée, dans une vie de connaissance. Cette difficulté provient de ce que les différentes sphères se trouvant dans la connaissance, se rencontrent liées et fondues ensembles. Car si la connaissance était une chose abstraite, aucune difficulté ne se présenterait et nous aurions pu plonger dans la sphère des valeurs déterminées, dans un groupe déterminé d'hommes ayant une tradition religieuse et historique, comme

on plonge dans une mer. Or les phénomènes nous en prouvent l'impossibilité. —

De fait, pour qu'une vie de connaissance puisse se constituer et se créer, il faut que cette connaissance-même puisse être vue et vécue comme une haute valeur morale; sinon nous en restons toujours écartés, nous ne pouvons jamais la pénétrer; nous ne pouvons l'acquérir que par "reception", c'est-à-dire en transportant tel quel ce que les autres ont déjà fait, dans notre langue. Mais cela n'est qu'une réception et non pas la "construction"; et elle-même demande une grande peine et fatigue pour être comprise et effectuée; le phénomène est très souvent rencontré, surtout en philosophie. Reste le fait qu'une réception n'est possible que pour la connaissance d'une époque déterminée, d'un temps artificiellement figé; au moment où on la fait, elle continue à progresser; jusqu'à ce que nous essayons de recevoir et faire nôtre cette connaissance d'un temps déterminé et fixé, nous observons vite combien nous sommes déjà arriérés. Cet état de chose est clairement visible surtout dans le domaine technique et médical; il est plus imperceptible dans celui des sciences morales; car les dernières méthodes, les dernières formes de cure, les derniers moyens techniques des domaines médical et technique qu'on reçoit seulement dans le but d'appliquer et sans se baser à toutes les recherches relatives, sont en réalité le produit des recherches ininterrompues dans les pays où ils "s'inventent"¹.

IV

Mais le progrès et le développement de la connaissance humaine que nous avons décrite, ne sont pas un devenir instantané; celui-ci se réalise progressivement. Il est un processus de sélection — par ex. dégager la connaissance des erreurs —, d'un effort et d'un travail qui dure pendant des générations et des siècles. Grâce à ce devenir et à ce progrès de la connaissance, l'homme commence à comprendre, et soi-même et le monde de l'être avec lequel il est en continuelle relation et dont il profite.

Contrairement à ce que prétend la psychologie, ce qui se développe chez l'enfant, ce n'est pas telle ou telle autre capacité, mais c'est ce contact qu'il a avec le monde et avec son milieu; et cela concerne l'enfant dans son ensemble qui forme un tout. Dans ce contact, il essaie de comprendre les hommes qui l'entourent, et pendant ce temps il commence à saisir

¹ Ce qui nous fait voir indirectement, combien est loin d'être vraie la vue de Ziya Gökalp sur la dualité de la civilisation et de la culture.

jusqu'à un certain degré, le monde et en même temps soi-même. Cette manière qu'il a de comprendre et saisir le monde et lui-même, et le progrès qu'il fait dans ce sens, est un modèle pur du point de vue du développement de la connaissance humaine. L'enfant n'a aucune connaissance qui lui soit donnée toute prête; il est obligé d'apprendre même sa langue; parallèlement au développement de son existence concrète, se développe aussi sa connaissance qui suit la dimension-vie, laquelle procède au fur et à mesure. Ce qui nous montre clairement le parallélisme existant entre la vie concrète et la connaissance. —

Mais nous ne devons pas confondre ces idées avec l'alternatif empirisme-rationalisme de l'histoire de la philosophie, surtout avec la conception de Locke qui considère l'âme humaine comme une *tabula rasa*, et l'*idea innata* de Descartes; il est loisible de voir que les idées avancées ici et celles avancées dans cet alternatif suivent des directions tout à fait différentes. L'anthropologie philosophique est convaincue de la non véracité de ces deux prétentions. Car l'homme n'est, ni une *tabula rasa*, ni un être qui porte avec lui tout, et tout-prêt. L'homme est un être qui ne porte avec lui que des possibilités biopsychiques déterminées (des *Potenz*). Une relation active existe entre elles et l'être, grâce à laquelle l'enfant s'ouvre à l'existence du monde; après quoi nous voyons qu'il commence à tâter les choses, à les comprendre, et à leur donner des noms par le moyen de la langue. Mais cela n'est possible qu'après une relation active avec le monde.

Pourtant, les objets de culture, les moyens de technique — même les plus primitifs — la science, la philosophie, les œuvres d'art qui l'entourent sont le résultat d'une relation qui dure pour de longues générations, et est basée sur la capacité de l'homme de profiter de ses expériences, de prédéterminer une chose, de faire des plans; une partie de tout cela, et précisément ce qui n'est pas individuel, se transmet de génération en génération. C'est pourquoi, même les "inventions" de l'homme ne représentent pas des sauts, mais des progrès, des développements et un dépassement de ce qui existait déjà. L'"invention" qui consitue une vie de connaissance particulière prend le nom d'un avancement, d'un dépassement de ce qui existe, d'une recherche, et cela fait acquérir en faveur du progrès de la connaissance une activité incéssante.

Il est possible de distinguer les domaines suivants de la connaissance humaine qui forme un tout, à condition de ne pas les isoler par des limites absolues: 1 — La connaissance naturelle de la vie; 2 — la connaissance scientifique; 3 — la connaissance philosophique; 4 — la connaissance

que nous donnent les arts (la connaissance esthétique) ; 5 — la connaissance que nous acquérons par la religion, et par une conception religieuse.

1 — La connaissance naturelle de la vie est le vaste domaine de la connaissance qui commence au moment de la naissance et qui continue jusqu'à la fin de la vie, avec la possibilité d'augmenter et de se développer continuellement. Il n'y pas de méthode pour l'obtenir; elle qui est la source de toutes les autres, s'acquiert par suite du contact qu'on a avec la famille dans laquelle on vit depuis l'enfance, avec l'ambiance écolière, et avec les phénomènes de la vie en communauté; toutes les activités de la vie ont leur part de cette connaissance. Son développement varie suivant la richesse ou la pauvreté de la vie, du point de vue de son contenu; il y a grande différence quantitative et qualitative entre la connaissance d'un homme qui a rencontré des phénomènes multiples de la vie, et celle d'un homme qui a vécu parmi des phénomènes moins nombreux et plus monotones.

La connaissance naturelle de la vie n'est pas seulement la source de toute autre connaissance, elle sert également à ne pas la faire dévier de son but, à ce qu'elle ne se rende pas abstraite et qu'elle ne se dénature pas par suite d'un éloignement de l'essence de la vie. Enfin toute connaissance est pour la vie, pour servir la vie, soit directement, soit indirectement; mais le fait que la connaissance la sert et existe pour elle, ne peut pas constituer son but, comme le veulent prétendre certains "ismes" philosophiques; sinon elle commencerait de nouveau à être dénaturée. La connaissance ne se propose dans ses recherches que l'approfondissement de l'objet qu'elle étudie, la solution d'un problème; dans cette situation le chercheur ne reçoit pas des directifs donnés par les soucis de la vie ou par les utilités à retirer, mais des phénomènes de l'être qui sont très loins d'eux et peut-être n'ont aucun rapport avec.

Or une conception pragmatiste de la connaissance, ressemble tout à fait à celle des vieux moralistes eudémonistes qui faisaient de l'éthique philosophique en véritables chercheurs de félicité. Comme ceux-ci n'ont pas trouvé la félicité, la conception de ceux-là qui font de leur prétention leur point de départ, se transforme à la fin, en une vue vide de sens qui réduit la base de la connaissance à l'utilité; ainsi à sa place on n'obtient qu'un sophisme. Le but de la connaissance ne peut jamais être de servir la vie; seulement une connaissance qui ne connaît d'autre but que celui des phénomènes de l'être et de la vie, peut à la fin la servir. Car elle aussi, en tant qu'une manière déterminée de la vie humaine est un genre de l'activité de la vie; pour cette raison il est naturel qu'elle la serve.

Aussi attrayantes que soient les prétentions des pragmatistes, elles ne peuvent jamais être le point de départ de la science. En effet les soucis de la vie et uniquement l'utilité, ne peuvent jamais donner des directifs à la science. De même la philosophie qui prend le nom de philosophie de la vie, ne s'occupe pas de la vie concrète en elle; elle énonce ses idées sur la vie, en prenant comme son point de départ la conception de la vie abstraite; en partant de l'utilité, la conception pragmatiste se fait un point de départ d'une chose à laquelle il y a probabilité d'arriver. Une telle prétention emploie en avance, comme appât trompeur, une chose que nous ne savons pas quand nous rejoindrons.

Que la science et la philosophie soient pour la vie, qu'elles la servent, ne signifie pas qu'elles soient purement et simplement aux ordres de ses multiples soucis. L'affirmation de l'anthropologie que la connaissance sert la vie et est pour elle (ce qui veut dire servir l'homme, être pour lui), n'est pas à la base d'une prétention constructive. Elle veut énoncer cette simple vérité: la connaissance est une activité déterminée de l'homme, laquelle est le fondement de son existence; l'homme, au moins celui que l'histoire nous présente, ne peut pas être sans elle; et au fond elle est la continuation de notre vie naturelle; dans ce sens il ne faut pas s'émerveiller de voir qu'elle est faite pour la vie, et qu'elle la serve; car la connaissance naturelle de la vie, de la vie concrète, de l'homme, autrement dit de l'être, sont les dernières instances auxquelles on a recours. Ainsi le fait que la connaissance serve l'homme, n'est pas une théorie, mais l'expression d'un phénomène. —

Une autre particularité de la connaissance de la vie (de la connaissance naturelle), consiste en ce qu'elle a un côté très personnel, très individuel. Comme nous avons essayé de la faire ressortir dans un autre écrit¹, le côté individuel de cette connaissance, est propre à l'individu, à la personne qui la porte, à l'expérience de la vie que cette personne a eue, et il n'est pas possible que cette connaissance soit transmise aux autres. Parce qu'ici il y a une partie de la connaissance qui n'est pas identique chez les hommes, mais qui est individuelle, qui est différente, et qui n'est pas commune. Or l'individualité ne signifie jamais identité; la connaissance qui appartient à l'individualité de l'homme ne peut être transmise aux autres; mais cela ne provient pas de la non existence d'une bonne volonté pour le faire; si malgré toutes les bonnes intentions, malgré tous les efforts pour l'enseigner aux autres cette connaissance individuelle et

¹ T. Mengüşoğlu, op. cit.

personnelle, cette "vérité" individuelle et personnelle reste réservée à cette personne seule, cela est dû à la nature de ce genre de connaissance. Mais ce n'est qu'un domaine limité de la connaissance de la vie. La partie la plus large est celle qui peut être transmise aux autres.

2 — La connaissance scientifique est l'approfondissement de la connaissance naturelle de la vie, dans la même direction. La connaissance scientifique est celle qui a une méthode propre, et dont l'acquisition est sujette à certaines conditions. Elle présente des différences au cours de l'histoire; des problèmes qui, une fois, semblaient insolubles, à partir d'un certain niveau que la science a rejoint, se résolvent maintenant; des idées qui semblaient ou étaient admises comme des vérités, se sont révélées plus tard entièrement ou en partie fausses, et vice versa.

La connaissance scientifique, de n'importe quelle science qu'il s'agisse, est celle qui s'obtient par un travail soumis à une forte discipline. Chaque idée énoncée par la science, n'est pas une idée émise à la mieux, mais après mûre réflexion, d'une façon bien mesurée, bien pondérée. Le critère dans ce sens, c'est le domaine des phénomènes appartenant à la connaissance. Donc la science s'intéresse, non pas de ce qui est arbitraire, sensationnel, et de ce qui plaît et reçoit l'approbation des autres, mais de ce qui est conforme à l'esprit des faits et des phénomènes appartenant au domaine de la recherche. On peut donc dire qu'il n'y a aucune science "intéressante", c'est-à-dire la science ne s'adresse pas aux sens. C'est la raison pour laquelle elle constitue un domaine où la démagogie ne réussit pas à prendre pied.

L'homme de science est celui qui sait avoir recours aux phénomènes (parfois aux documents et aux textes) pour répondre aux questions qu'il peut poser au monde de l'être, avec des vues déterminées, avec certaines conceptions, et "plans". Car l'unique autorité en science ce sont les phénomènes de l'être. De ce fait, l'alternatif empirisme-rationalisme qui joue un grand rôle dans la théorie de la connaissance, perd toute son actualité pour une conception anthropologique. Parce que pour l'anthropologie la science n'est pas, comme il a été observé plus haut, seulement l'affaire d'un travail en commun des facultés de tous les hommes, mais un domaine où concourent toutes les autres "sphères d'existence" en même temps.

La science, est un monde déterminé de la vie de l'homme; l'homme de science est obligé de rentrer dans ce mode de vie; mais il n'y a que

¹ Leibnitz et M. Scheler traitent également d'un pareil concept de la "vérité", mais dans un autres sens qu'il ne faut pas confondre avec le présent.

les créateurs et les constructeurs de la science qui peuvent y pénétrer. Ceux qui restent en dehors, en deviennent les élèves et les enseignants, mais non les constructeurs. Car pour cela, il ne suffit pas de souffrir de grands sacrifices, mais il faut aussi aimer ce mode de vie. Aimer est la base de toute chose; seul en aimant on peut supporter, sans s'en apercevoir, les grands sacrifices. Ceux qui ont eu des réussites dans le domaine de la science sont ceux-là mêmes qui l'ont aimée sans condition.

La science rend de grands services à la vie humaine¹. Pour pouvoir mesurer ses services il suffit de jeter un coup d'œil aux moyens de technique et d'hygiène (la science a pénétré jusque dans nos cuisines): Grâce à elle l'homme fait, soit de lui-même, soit des autres choses un objet de recherche; il essaie de comprendre et de connaître soit l'un soit les autres; le fait que l'homme puisse s'occuper de tout, des objets les plus proches à ceux qui sont les plus lointains, est une particularité importante de la science; ainsi l'homme est redevable de tout à la science et à l'activité scientifique, en commençant des moyens de constructions jusqu'à ceux de destruction. La science met de l'ordre dans la vie de l'homme; grâce à elle, il peut se procurer plus facilement ce dont il a besoin; même son travail en devient plus utile et plus profitable. Grâce à la connaissance scientifique il s'assure avec plus de facilité, non seulement un grand nombre de moyens de subsistance, de sources d'énergie, mais se protège de maints dangers (maladie, accidents etc.) et se procure le nécessaire pour lutter contre les périls qui menacent les plantes et les bêtes qui lui sont nécessaires pour la subsistance.

Etant donné que l'homme est un être des possibilités², en en réalisant une grande partie, la science lui assure une grande force. La parole de Francis Bacon "la science est une force", énoncée pour un autre but, acquiert au point de vue de l'anthropologie un nouveau sens. Cette force sert, non pas à dominer la nature ou quoique ce soit, mais à faire continuer la vie de l'homme qui est abandonné par la nature et faible à tout point de vue, et son espèce; l'homme l'a acquise grâce à ses efforts et à ses recherches. Produit de ses propres efforts, elle sert à créer les moyens

¹ Il est naturel que nous n'allons aucunement prendre en considération la prétention formulée par "la science est pour la science"; elle n'est nullement conciliable avec notre vue anthropologique. Nous espérons prouver, indirectement soit-il, qu'elle n'est pas conforme aux buts de la science.

² T. Mengiçoğlu, Le problème de l'homme chez Kant et Scheler (Kant ve Scheler'de insan problemi). Voir également: Actes du XIème Congrès international de Philosophie, vol. VII, p. 28 et ss.

tant constructifs que destructifs. Il arrive à la conscience de sa propre supériorité, en premier lieu dans ce domaine.

Mais l'anthropologie ne se propose aucune question à savoir si cette force rend l'homme plus heureux ou plus malheureux. Une telle question ne peut d'ailleurs pas se poser, puisque l'être nommé homme ne peut pas vivre avec ses possibilités naturelles; l'unique arme qu'il a, l'unique chose sur laquelle il peut compter est la connaissance à la quelle il a recours tout le temps. Au moment où la connaissance qui est dans un continuel développement et progrès serait considérée non existante, l'homme serait abandonné à toute sorte de dangers; et dans ce cas, un être doué de si peu de possibilités serait voué à périr.

Le côté le plus grand de l'homme est constitué par cette force qu'est la science, et qu'on essaie d'acquérir à la suite d'immenses efforts et peines, au commencement sans poursuivre aucun autre but que celui de recherche et de connaissance, et qui finit par créer des moyens étonnants qui facilitent tant la protection que la destruction de l'homme. Avec elle, il arrive à réaliser le contraste de "catégorie" (avec un mot de Nicolai Hartmann: contraste Kategorial) qui règne dans le monde, lequel est sa propre oeuvre. La raison pour laquelle la science sert la vie ou lui nuit est constituée par son caractère à double face. Et tant le côté nuisible qu le côté utile marchent de pair, mais cela ne peut être le point de départ de la recherche scientifique, contrairement à ce qu'avance la conception pragmatiste, comme il a été relevé plus haut. Il ne peut être que le résultat dont on ignore le moment de l'arrivée et les conditions.

3 — La connaissance philosophique comporte plus de responsabilités que celle scientifique. Celle-ci admet comme évident quelque chose de certain (par ex. les axiomes, les théorèmes, les hypothèses etc.), et ne pose plus aucune question sur ces choses qui en constituent la base. En philosophie, rien de pareil; la connaissance philosophique poursuit le but de pénétrer plus au fond; elle est intéressée au tout et non pas à une partie ou à un domaine du problème de l'être. Il n'y a aucun domaine de l'être dont la philosophie ne puisse s'occuper, c'est-à-dire elle est intéressée à tous les domaines.

Une foule de choses que la science et la connaissance naturelle de la vie admettent telles quelles contiennent des graves problèmes au regard de la philosophie qui par son essence doit voir des problèmes en toute chose, par exemple la connaissance-même, sa possibilité, son caractère en est un. Or la science ne s'occupe nullement de ces côtés de la connaissance; l'homme de science admet certaines bases scientifiques,

dont il part pour ses recherches, mais il ne songe même pas à se demander ce qu'est la connaissance. Or la connaissance philosophique doit lui donner un fondement.

La philosophie ne s'occupe pas uniquement de donner un fondement à la science et à la connaissance en général; elle étudie également les conditions de la vie naturelle. C'est elle qui étudie ce en quoi est basé un refus, ou un acquiescement d'un homme dans la vie journalière; ce que sont les principes, c'est-à-dire les valeurs qui déterminent nos activités, la base du bien et du mal, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter de faire. Ainsi la philosophie pénètre jusqu'à la vie pratique et quotidienne de l'homme. Elle essaie de reconstituer les relations qui existent entre les domaines de l'être que les sciences démontent uniquement pour une utilité de division de travail, et s'efforce d'étudier l'être comme tel; ainsi elle rend un grand service à la science, en assurant que les sciences et surtout les sciences morales ne se plongent pas dans les réflexions du seul sujet, en abandonnant ses propres "objets". Elle se fait en outre, un objet d'étude, des relations entre les idées énoncées dans la science et en général dans la connaissance et les principes qui les ordonnent.

Mais encore tout ne se borne pas là. La philosophie étudie en outre ce qu'est la personne de l'homme, la place qu'il occupe dans l'univers, quelle est sa relation avec les autres domaines de l'être et surtout avec les autres êtres vivants. D'autre part elle fait un domaine d'objet spécial des phénomènes de la nature et les principes qui les déterminent, les faits générés entre les hommes et les principes relatifs, le cours de la vie humaine. Enfin la philosophie se demande le fondement de toutes choses et donne des explications diverses du point de vue de ces questions-bases. Le sens de la vie et du monde, la responsabilité que l'existence lui donne, bref la question de la mort et de l'éternité prennent place parmi ces problèmes-bases dont s'occupe la philosophie.

L'homme peut comprendre l'autonomie de ses idées et la liberté, la force et l'impuissance qui est en sa nature, dans le domaine de la philosophie. Elle révèle le fini de son être et de sa connaissance, en lui suggérant un respect devant l'infini, tandis qu'une mentalité étroite de la science pourrait l'enorgueillir devant les conquêtes innombrables de la science; elle fait naître la conscience que toute connaissance humaine est limitée, en lui indiquant la vanité de son orgueil; en mettant en évidence que la connaissance humaine ne représente pas une vérité pure et absolue, mais qu'elle contient le vrai et le faux ensemble et que le faux n'est éclairci qu'au cours de l'histoire, elle freine la connaissance scientifique. —

Mais la philosophie et la science ne peuvent jamais s'isoler l'une de l'autre en aucune façon; elles forment un tout; le diviser, comme toutes les fois qu'on divise un tout, nous entraîne dans des incongruences; la philosophie seule nous en protège; car pour elle chaque connaissance est le produit de l'homme; ne pas voir une relation entre les connaissances qui sont le produit d'un même être et les isoler une à une est une prétention "livresque", qui n'a aucun rapport avec la vérité. En aucune période de l'histoire une de ces connaissances a paru toute seule; où est née la philosophie, là est née aussi la connaissance scientifique, car enfin la source de toutes les deux est la vie; aucune des trois ne peut se séparer carrément de l'autre. Soit la connaissance philosophique, soit celle scientifique, s'aident mutuellement. La science assure un caractère concret aux idées philosophiques, et la philosophie soutient les sciences en expliquant leurs problèmes-bases; avec les problèmes qu'elle crée, elle leur donne un élan, elle invite et encourage les recherches scientifiques.

Isoler les sciences les une des autres, de la philosophie et de la vie nous porte toujours à une stérilité dans le domaine de la connaissance. La vraie science (celle qui est dans les recherches), va toujours de pair avec la philosophie. C'est pourquoi la philosophie et la science se divisent en différentes branches, seulement dans le but de l'enseignement et des recherches, c'est-à-dire seulement en vue d'une division de travail, et ne peuvent jamais s'ignorer l'une l'autre; au contraire elles forment un tout; car la relation entre la science et la philosophie en est une qui sert à s'entraider et à se compléter. La science a toujours besoin de s'appuyer sur une base philosophique; la philosophie au contraire se donne elle-même la base, et à ce propos, elle n'attend aucune aide de la science, ni ne doit en attendre, vu le but qu'elle se propose.

Dans son essence, la philosophie constitue une connaissance autonome; la science au contraire est hétéronome, c'est-à-dire qu'elle ne peut se donner son fondement, et doit l'attendre de la philosophie. Il est possible de suivre le cours de cette relation interne entre la philosophie et la science dans leurs recherches actives; évidemment nous ne pouvons pas la trouver dans les recherches de "détail"; car, et l'une et l'autre ont leurs ouvriers, et si nous la cherchions auprès d'eux, nous l'aurions cherchée là où elle n'est pas; nous la devons chercher auprès de leurs "maîtres". En effet, ce qu'est un plan fait dans le but de construire une machine, et le rapport qui existe entre les différentes pièces qui la composeront, est connu du constructeur de la machine (l'ingénieur), et non des ouvriers qui ont fabriqué les pièces. Comme ceux-ci ne savent pas et n'ont pas besoin de savoir ce rapport, ainsi les ouvriers de la philosophie

et de la science ont des difficultés à trouver la relation interne dont nous parlons, et d'ailleurs n'ont aucun besoin de le savoir; et la science et la philosophie ont grand besoin de ces ouvriers. —

4 — Il ne suffit pas de parler seulement de la philosophie et de la science, quand il s'agit de fixer et de décrire le caractère de la connaissance humaine. La poésie, les oeuvres littéraires, la peinture, la musique et l'art en général constituent également un genre de connaissance. Les sujets de littérature et de poésie réussissent à nous faire connaître une harmonie de la nature, une beauté, la vie des hommes, leurs conflits dans la vie et même quelquefois les faits les plus vulgaires de la vie, d'une façon bien concrète. Ces faits qui n'attirent pas notre attention, ou que nous n'apercevons même pas en temps ordinaires, s'étalent dans toutes leur clarté et nudité, tout d'abord dans les oeuvres littéraires. Chaque chef-d'oeuvre de la littérature et spécialement les pièces de théâtre qui se représentent concrètement sur les scènes, nous révèlent avec éclat que les oeuvres de la littérature et de la poésie attirent notre attention sur les faits humains, nous font connaître les caractères des hommes et les phénomènes qui ont rapport à la nature humaine.

Ce que les oeuvres littéraires essayent de faire comprendre en ayant recours à des images, des descriptions et des analyses, est de prendre et faire connaître tout d'un coup l'homme, l'état des choses naturelles, leurs caractères, les problèmes concernant la nature de l'homme. Une peinture, par exemple, qui nous représente les aveugles ne se contente pas de nous faire voir toutes les souffrances que ces hommes endurent, d'une façon concrète, mais révèle également la "nature" de la cécité¹. Or la connaissance scientifique et philosophique, basées sur des concepts, ne peuvent pas obtenir ce résultat; l'art s'approprie pour ainsi dire, le domaine où les conquêtes de la science et de la philosophie finissent, qu'elles ne peuvent pas toucher, ou que si elles touchaient seraient vouées à un échec; à ce compte l'art se présente là où la connaissance des concepts s'arrête, ou ne peut plus exercer une activité utile, et annonce à l'homme l'existence d'un nouveau domaine. Pour cette raison il n'est pas un moyen de connaissance, mais l'annociateur d'un nouveau monde; seulement la connaissance de ce monde n'en est pas une toute différente, sans aucun rapport avec l'autre; elle la compénètre, marche de pair avec elle, et pourtant en est indépendante; bref elle est la connaissance d'un domaine que l'autre ne peut atteindre. —

Seulement, le fait qu'ici des méthodes fixes n'existent pas, et qu'il

¹ La peinture à laquelle nous pensons est celle de Pieter Brueghel, représentant les aveugles; mais les exemples peuvent être multipliés.

n'y ait pas une continuité dans le sens de connaissance philosophique ou scientifique, et que l'individualité y joue un grand rôle, fait croire qu'il n'y ait pas de connaissance dans ce domaine. En réalité une méthode fixe n'existe que dans un groupe de sciences, et c'est une pure utopie que de vouloir obtenir une connaissance exacte dans tous les domaines de l'être. L'exactitude existe seulement dans un groupe déterminé de sciences, comme les mathématiques et les sciences naturelles mathématiques (*mathematische Naturwissenschaft*) Aucune autre n'offre une exactitude de ce genre. En effet dans ces sciences il existe un système de méthodes qui a acquis un caractère fixe, étudié et raffiné depuis des siècles. Mais il est même superflu de dire que la méthode expérimentale et la méthode déductive ne peuvent pas constituer un critère, et qu'il n'est pas possible de saisir tout, par le moyen des concepts. En outre, cela intéresse la théorie de la connaissance, et n'offre aucune importance en ce qui concerne la méthode et le caractère de la connaissance au point de vue de l'anthropologie; l'anthropologie se contente de nous montrer que le domaine de l'art nous assure une connaissance qui, même, sous certains rapports, pénètre plus au fond.

Une autre raison qui fait que cette connaissance n'est pas considérée comme telle, est constituée par l'opinion suivante, communément acceptée: le domaine de l'art est un lieu où l'imagination est maîtresse; or le monde de l'imagination est juste l'opposé de la réalité; ici nous sommes libres d'agir à notre guise; le monde de la réalité au contraire ne connaît pas une pareille liberté; ici nos activités rencontrent une résistance, ce qui nous peut coûter même la vie. Telle résistance ne s'observe aucunement dans le domaine de l'imagination; il est des termes qui sont de véritables "monnaies courantes"; à peine les a-t-on mis l'un à côté de l'autre, et observé certaines règles, on croit qu'une oeuvre d'art est créée. Ceux qui croient cela ne peuvent mettre au jour que des choses "banales", ou écrivent des pages ornées de symboles, d'images, de comparaisons, vides de tout contenu; mais ces oeuvres — à part leur valeur littéraire inexistante — sont aussi difficiles à comprendre que les idées confuses, lesquelles, sans être scientifiques ni philosophiques, s'en veulent donner les apparences.

D'ailleurs cette opinion n'est qu'un préjugé privé de tout fondement. D'abord le monde de l'imagination n'en est pas un privé de toute base; car l'anthropologie ne retient pas que la réalité ait un sens toujours positif: une réalité nue constituerait en effet un état de chose insupportable; c'est pourquoi elle prend souvent parti contre la réalité. Donc l'imagination représente une particularité de l'homme sous une forme quelconque;

et elle a un tel côté, qui ne peut être rejeté hors de la vie humaine; seul l'animal vit dans une pure réalité. C'est un phénomène bien connu que l'irréalité et l'imagination jouent un rôle immense, même chez l'enfant.

Une partie importante de la vie passe dans une sphère d'irréalité. En jouant avec ses poupées, l'enfant transforme le monde réel, en imaginaire; et même, c'est dans la mesure qu'il le fait qu' "il est dans son élément". L'art réussit à donner une forme à ce monde d'imagination qui naît chez l'enfant et peut continuer chez l'homme; ces formes créées par les facultés concourantes de l'homme, acquièrent un nouveau caractère dans la langue de l'art, de la poésie, des oeuvres littéraires, de la peinture, et autres. Car comme la science et la philosophie révèlent le caractère particulier de l'humanité, de même l'art qui donne une forme à l'imagination, révèle un côté plus important de l'homme, c'est-à-dire ce qui est en lui autonome. En effet, il n'y a aucune culture de quelque importance où l'art et les oeuvres d'art n'aient occupé une place primordiale.

Suivant la phénoménologie d'aujourd'hui, il n'existe pas non plus de différence entre l'essence (Wesens-struktur) à fixer dans le domaine irréal, imaginaire, et celle à fixer dans le domaine du monde réel. Par exemple entre un caractère dont nous présentons les éléments naturels en nous l'animant dans notre imagination et celui d'un homme dont nous fixons les éléments naturels "en tenant en marge les éléments réels"¹, il n'y a pas de différence essentielle. C'est pour cela que le fondateur de la phénoménologie, Edmond Husserl dit: "l'imagination forme un élément de la vie des sciences naturelles, autant que de la phénoménologie, et pour cela la connaissance des "vérités inchangeables" trouve sa source dans la fiction"². Donc le monde irréal, contrairement à l'opinion commune, se rapporte à l'homme, à la nature du fait d'être homme, et l'art est notre domaine de connaissance qui forge ce champ, et lui donne une forme; et même dans certains cas la connaissance obtenue par l'art est plus vive, plus concrète, plus efficace de celle des sciences. Si Homère n'avait pas existé, est-ce que l'histoire nous aurait pu faire revivre les guerres de Troie, aussi bien que les oeuvres du Poète?

Le domaine dont s'occupent les mathématiques n'est pas réel non plus. Il est très difficile de déterminer en quoi il consiste au point

¹ T. Mengüşoğlu, La philosophie phénoménologique (Fenomenoloji-felsefesi), Felsefe Arkivi, cilt I, sayı 1.

² Edmund Husserl: "Ideen 1" p. 132.

de vue de son caractère, et force théories sont en lutte à ce propos. Mais si nous abandonnons ces théories à leur sort, personne, ni hier ni sible; nous pouvons l'appeler le monde "mental". Ni ce monde, ni celui que forment un domaine à la base des sciences naturelles et de la technique. Le même peut se dire pour le domaine de l'art. Les théories concernant l'art, peuvent interpréter ce en quoi consiste ce domaine, comme elles le veulent; nous les abandonnons à leur sort. Un grand domaine, dit de l'art, formé de différentes branches telles que la poésie, les oeuvres littéraires, la peinture, la musique, l'architecture, la sculpture, est étalé devant nos yeux avec ses produits, hier, comme aujourd'hui.

Alors, la poésie, les ouvrages littéraires, les autres oeuvres d'art sont la manifestation d'un monde déterminé et son apparition dans le monde visible; nous pouvons l'appeler le monde "mental". Ni ce monde, in celui que les mathématiques essaient de décrire et de caractériser peuvent être définis et expliqués. Mais si l'on réfléchit sur ce monde, on "sent" seulement ce qu'on se propose, mais on ne va pas au delà. Cependant il y a plusieurs domaines de problèmes dans la connaissance de l'homme qui, sans pouvoir être définis et expliqués, peuvent seulement être "sentis"; par exemple l'éthique, et en général les valeurs en forment un semblable.

En effet nous ne réussissons pas à définir et à expliquer le domaine de l'éthique, et en général celui des valeurs; mais là c'est notre activité concrète qui se base sur ces valeurs indéfinissables et inexplicables et elle les réalise. Donc, comme elle réalise les valeurs, ainsi les oeuvres d'art réalisent un certain monde (le monde m e n t a l). Cette réalisation du monde m e n t a l, entraîne celle de certaines valeurs; par exemple dans une pièce de théâtre, ou bien dans un autre ouvrage quelconque nous rencontrons des types qui, tel qu'un sournois, un hypocrite, un juste, un cruel, un vindicatif, réalisent des valeurs positives ou négatives. C'est un grand problème que celui de savoir comment l'artiste a créé ces types; plusieurs théories (l'empirisme ou le rationalisme etc.) ont été énoncées par la philosophie, à ce propos, et d'autres peuvent être énoncées. Mais les théories ne nous intéressent pas en ce lieu. Elles sont des théories plutôt esthétiques ou gnoséologiques qui ont rapport à la source de l'art; l'anthropologie est obligée de les écarter; ce qui l'intéresse, ce sont les conquêtes de ce domaine. —

De plus, il est impossible que la poésie ou les oeuvres d'art soient privées de tout critère et produites sans peine, sans effort, et complètement "par improvisation". Cela nous est largement prouvé par les grandes oeuvres littéraires, la peinture, la musique, et d'autres ouvrages d'art appartenant aux autres domaines. Ces ouvrages nous montrent qu'en

poésie, littérature, musique, peinture etc., un certain critère, un certain travail, une préparation et un effort existent, pour produire une oeuvre d'art, tout comme pour produire une oeuvre scientifique; et cela n'a d'exception dans aucune branche de l'art; seulement ce critère est différent de celui de la philosophie et de la science, ce qui est le résultat de sa nature. Car le but primaire de la connaissance donnée par l'art est formé par la réalisation d'une autre "condition d'existence" de l'homme, d'un monde mental qui s'appelle l'art, et de certaines valeurs. Ce que nous nous proposons de faire ressortir ici, c'est que l'art constitue également une sorte de connaissance. Nous ne voulons pas autrement dire que le but des oeuvres littéraires se réduit uniquement à la connaissance, comme celui des oeuvres philosophiques et scientifiques; d'ailleurs les ouvrages qui se proposent ce seul but perdent beaucoup de leur valeur artistique. Quand nous nous arrêtons sur la fonction didactique et "éducative" des oeuvres d'art, et surtout des oeuvres littéraires proprement dites, c'est cet élément de connaissance des oeuvres d'art que nous avons en vue.

Un point qui ne comporte aucun doute est le suivant: toutes les oeuvres d'art essaient de nous faire connaître certains faits et certaines situations de la vie. De ce point de vue chacune nous fait savoir une chose déterminée; par ex. un certain caractère d'homme, un certain fait de la vie, une beauté naturelle, les hommes qui ont vécu en une période donnée de l'histoire, ou bien cette période-même; un certain "monde des couleurs" et en même temps, certains états et caractères des choses naturelles et humaines, comme en peinture; un certain ton, un "monde d'harmonie" et en même temps les états et l'activité ayant rapport à l'homme ou à la nature, comme en musique; un certain volume et un "monde de masse" et en même temps, les caractères et les états ayant rapport aux vivants et aux hommes, comme dans la sculpture, etc. —

5 — A côté des connaissances dont il a été question jusqu'ici un autre genre de connaissance est celle qui nous est donnée par la religion et la croyance religieuse. Dans beaucoup de cas la religion est une relation entre l'homme et l'être transcendantal; mais chez les groupes d'hommes plus primitifs elle perd son caractère "transcendantal"; l'être transcendantal laisse sa place à une "idole" qui prend un nom quelconque et la relation entre l'homme et lui devient un "culte" magique.

Quelle qu'en soit la forme de la manifestation, la religion se trouve aux côtés de la connaissance naturelle de la vie. Comme la connaissance de la vie est commune à tous les hommes, ainsi la connaissance religieuse qui se base à une certaine réflexion, est commune à tous les hommes. La religion les lie à une certaine source déterminée et veut expliquer d'où

ils viennent, où ils vont, comment ils doivent agir; elle leur enseigne par des ordres d'un "être supérieur, surhumain", d'où viennent leurs peurs où se basent leur amour, ce qu'il doivent aimer et par conséquent faire, ce qu'ils doivent éviter de faire; elle explique même la source et la genèse de l'univers, et ne leur laisse rien d'inconnu; ou bien elle ramène tous les inconnus jusqu'à l'être surhumain.

Elle sert de protection pour beaucoup d'hommes; pour beaucoup d'entre eux, être privé de cette protection est un état insupportable. Elle ne se contente pas d'indiquer seulement ce qu'ils doivent faire et comment ils doivent se comporter dans cette vie, mais essaie de leur enseigner également leur situation dans la vie future, en faissant entrevoir des récompenses ou des peines pour un autre monde, suivant leur mode d'agir ici-bas. Ainsi, elle délie les hommes de toutes leurs responsabilités, et transporte le centre de gravité de la vie humaine de l'autre côté, c'est-à-dire dans le monde de l'"au-delà"; elle élimine également l'idée de l'individualité, en déposant la liberté et la responsabilité humaines, entre les mains d'un être surhumain.

Puisque la religion s'adresse à tous les hommes, et l'enfance de chacun passe à travers une éducation religieuse, elle leur explique d'avance et d'une façon quelconque le sens de leur vie. Mais si l'on tient présent que les hommes qui se contentent d'une vie naturelle et de la connaissance religieuse forment une grande partie de l'humanité, l'importance de la connaissance donnée par elle se révèle toute seule. Là où l'instruction est arriérée la religion, et même une religion couverte de superstitions mythiques règne toute seule comme connaissance unique; dans ces cas elle se substitue à la science et à la philosophie; elle fournit à l'homme les notions sur lui-même et sur l'univers; ainsi elle règle sa vie, et en ce monde et en l'autre, tel qu'elle décrit ce dernier; elle se mêle donc à sa vie réelle. Dans un pareil cas elle fait croire qu'on peut s'adresser à l'être surhumain dans un langage déterminé (par ex. en hébreux, en latin ou en arabe).

Une religion, en elle-même, c'est-à-dire celle qui n'est pas le gagnepain d'un groupe déterminé d'hommes, peut rendre de grands services aux hommes. Mais elle devient exploitatrice et totalitaire dans bien des cas; alors elle se fait *intolérante* en se mêlant à tous les domaines de la vie. Or une véritable religion doit être tolérante. L'anthropologie philosophique est consciente de l'importance de la religion; mais elle trouve dangereux pour les hommes, qu'elle s'introduise dans les domaines philosophique et scientifique et aux choses du monde, qu'elle acquière un caractère totalitaire et intolérant; car dans ce cas, les croyants hypocrites qui y trouvent leur bien-être remplacent les véritables croyants; le caractère et le progrès de la culture humains en souffrent des dommages irré-

parables. Or le but de toutes les institutions humaines est de servir l'humanité dans l'homme, non pas de l'exploiter.

V

Nous pouvons résumer de la façon suivante les particularités des connaissances humaines dont nous avons décrits les genres: 1. la connaissance humaine a la capacité d'étudier tout, soit l'homme lui-même, soient les autres êtres, en s'en faisant un objet. 2. Elle prend en considération les faits avant qu'ils ne soient produits et leur fixe la direction qu'ils auront à suivre; grâce à cela l'homme prévoit le cours des événements et se trouve être dans la possibilité de prendre des précautions. 3. En se basant sur cette capacité de prévoir et de préfixer les choses, la connaissance humaine règle et organise la vie et l'activité humaines; ainsi l'homme peut, pour ainsi dire, préconcevoir le plan de ce qui arrivera. 4. Elle lui enseigne la relation qui règne entre lui et le monde, et les autres êtres. Elle sert donc à déterminer sa direction dans le monde. 5. Elle sert la vie; mais elle peut produire non seulement ce qui est utile pour l'homme et pour la vie, mais aussi ce qui peut être nuisible. Avec ces moyens, l'homme est dans la situation de détruire lui-même, comme aussi les oeuvres qu'il a créées. 6. Grâce à sa propre connaissance l'homme peut se plonger dans les dimensions de l'univers; il applique ses recherches aux univers les plus éloignés de lui, comme aux corps les plus proches, et acquiert une connaissance sur eux. 7. Elle porte en elle-même la capacité de progresser et de se développer; grâce à ce progrès incessant, l'homme peut procurer les moyens et les mesures pour protéger sa vie et celle des autres êtres vivants; il entre de la sorte dans cet immense domaine de la technique et de la médecine. C'est ce qui fait que la connaissance sert la vie, procure des utilités, ou lui nuit. 8. Une de ses plus grandes particularités est qu'elle crée une relation entre les dimensions anthropologiques du temps, c'est-à-dire le passé, le présent et le futur. Cela assure à l'homme son historicité, comme un être de l'histoire. En outre la création de cette relation, assure à la connaissance d'être une conquête, non pas seulement pour la vie individuelle, mais aussi pour la vie des foules voisines ou lointaines. Grâce à quoi l'homme ne vit plus dans le présent, ne se contente plus de suivre uniquement son devenir individuel et il rend possible que les activités de vie des hommes qui ont vécu auparavant, leurs activités de connaissance et d'art arrivent jusqu'à lui. Ce qui fait naître une autre particularité importante de la connaissance, à savoir qu'elle se transmet de génération en génération, qu'elle se conserve: cela sert à assurer la continuité ininterrompue qui est dans la connaissance. —

(Traduit par le *Dr. Z. Umut*)